

Ainsi se tassait le programme. Ainsi, de la matière brute, se forma le «chef.»

Dès le début, Mussolini sut apprécier la matière sociale plus consciemment que Hitler, de qui le mysticisme policier d'un quelconque Metternich est plus proche que l'algèbre politique d'un Machiavel.

Au point de vue intellectuel Mussolini est plus courageux et plus cynique. Il suffit d'indiquer ici que l'athée de Rome se sert de la religion comme de la police ou de la justice, tandis que son collègue de Berlin croit réellement à l'infaillibilité de l'Eglise romaine. A l'époque où le futur dictateur italien considérait encore Marx comme «notre maître immortel à tous,» il défendait, non sans art, la théorie qui, dans la société contemporaine, voit avant tout le rapport de deux forces fondamentales: la bourgeoisie et le prolétariat. Il est vrai, écrivait Mussolini en 1914, qu'entre ces forces existent de nombreuses couches intermédiaires qui forment une «espèce de tissu conjonctif de la collectivité humaine,» mais «dans les périodes de crise, les classes intermédiaires sont attirées selon leurs intérêts et leurs idéologies vers l'une ou l'autre des classes fondamentales.» Généralisation très importante. De même que la médecine scientifique donne non seulement la possibilité de guérir les malades mais aussi, par la voie la plus courte, d'envoyer l'homme bien portant *ad patres*, de même l'analyse des rapports de classes, destinée par son inventeur à mobiliser le prolétariat, donna à Mussolini, lorsqu'il passa dans le camp opposé, la possibilité de mobiliser les classes intermédiaires contre le prolétariat. Hitler a accompli le même travail en traduisant l'idéologie du fascisme dans la langue de la mystique allemande.

Les brasiers sur lesquels brûlent la littérature impie du nazisme éclairent vivement la nature de classe du national-socialisme. Tant que les nazis agirent comme parti et non comme pouvoir d'Etat, ils ne trouvèrent presque pas d'accès à la classe ouvrière. D'autre part, la grande bourgeoisie, même celle qui soutenait Hitler de son argent, ne considérait pas ce parti comme le sien. La «renaissance» nationale s'appuya entièrement sur les classes intermédiaires, la partie la plus arriérée de la nation, le plus lourd fardeau de l'histoire. L'art politique consistait à souder la petite-bourgeoisie par une hostilité commune envers le prolétariat. Que faut-il faire pour que les choses aillent mieux? Avant tout, écraser ceux qui sont en dessous. Impuissante devant le grand capital, la petite-bourgeoisie espère, par la ruine des ouvriers, reconquérir dès maintenant une

dignité sociale. Les nazis désignent leur coup d'état du nom usurpé de révolution. Le fascisme laisse le système social intact. Pris en soi, le coup d'état de Hitler n'a même pas droit au nom de contre-révolution. Mais on ne peut pas le considérer isolément. C'est un achèvement du cycle d'ébranlements qui, en Allemagne, commencèrent en 1918. La révolution de novembre qui donna le pouvoir à un conseil d'ouvriers et de soldats était, par sa tendance fondamentale, prolétarienne. Mais le parti qui se trouvait à la tête du prolétariat remit le pouvoir à la bourgeoisie. En ce sens, la social-démocratie a inauguré l'ère de la contre-révolution avant que la révolution fut parvenue à mener son travail jusqu'au bout. Cependant, tant que la bourgeoisie dépendait encore de la social-démocratie, c'est-à-dire des ouvriers, le régime conservait les éléments d'un compromis. Toutefois, la situation internationale et intérieure du capitalisme allemand ne laissait plus de place aux concessions. Si la social-démocratie a sauvé la bourgeoisie de la révolution prolétarienne, le fascisme est venu à son tour délivrer la bourgeoisie de la social-démocratie. Le coup d'état de Hitler n'est que le maillon final dans la chaîne des déplacements contre-révolutionnaires.

Le petit-bourgeois est hostile à l'idée de l'évolution, car l'évolution va inévitablement contre lui. Le progrès ne lui a rien apporté que des dettes qu'il ne peut payer. Le national-socialisme répudie non seulement le marxisme mais aussi le darwinisme. Les nazis maudissent le matérialisme, car les victoires de la technique sur la nature signifient la victoire du grand capital sur le petit. Les chefs du mouvement liquident l'intellectualisme, — parce qu'eux-mêmes possèdent des intellects de deuxième ou de troisième ordre, mais avant tout parce que leur rôle historique n'admet pas qu'une pensée soit élaborée jusqu'au bout. Le petit-bourgeois a besoin d'une instance supérieure au dessus de la nature et de l'histoire, protégée contre la concurrence, l'inflation, la crise et la vente aux enchères. A l'évolution, à la conception matérialiste, au rationalisme, — au XX<sup>me</sup>, au XIX<sup>me</sup> et au XVIII<sup>me</sup> siècles — est opposé à l'idéalisme national comme source d'une inspiration héroïque. La nation de Hitler est l'ombre mythologique de la petite-bourgeoisie elle-même, délire pathétique qui lui montre son royaume millénaire sur terre.

Pour élever la nation au dessus de l'histoire, on lui donne l'appui de la race. L'histoire est jugée comme l'émanation de la race. Les qualités de la race sont construites indépendamment des conditions sociales variables. En reje-